

PRIX MOSELLY 2006

LA PLACE AUX MARRONNIERS par Pierre BOUCHOT



La place aux marronniers rythmait la vie du village. De forme trapézoïdale, elle était entourée d'une dizaine d'arbres séculaires, qui au moment de la floraison, se transformaient en d'énormes boules roses. A l'automne, lorsque les premiers brouillards apparaissaient, leurs feuilles se teintaient de rouge et or avant de tomber et recouvrir toute la place. Le cantonnier, armé d'un balai, faisait de gros tas de feuilles que les gosses foulaient allégrement, sans respect pour le travail accompli par l'employé municipal. C'était le rendez-vous de toutes les manifestations patriotiques depuis que le monument aux morts avait été transféré pour y être dressé en son centre. C'était également le lieu de rencontres plus ludiques comme

la remise des prix et la fête du 14 juillet où différents stands étaient installés à l'occasion de la kermesse. A son extrémité trônait une illustre fontaine équipée d'un énorme volant servant à puiser l'eau où venaient s'abreuver vaches et chevaux qui n'oubliaient pas de laisser au passage leurs excréments malodorants dans lesquels venaient picorer, à coups de bec saccadés, quelques poules égarées. Heureusement, les exercices incendies permettaient de faire place nette. Ah! il fallait voir à l'ouvrage le vaillant corps de sapeurs pompiers bénévoles du village ! Pour la circonstance, l'antique pompe à bras d'un rouge vif était sortie du hangar, tirée par les plus costauds et amenée sur la place. Sur l'ordre du commandant du corps, les

uns remplissaient, à la fontaine, la grande cuve alors que d'autres s'employaient à brancher les tuyaux. Puis venait le moment tant attendu où quatre sapeurs, installés sur l'engin, pompaient à tour de bras. Les tuyaux commençaient à enfler en laissant apparaître, ici ou là, quelques fuites en raison d'une usure déjà bien prononcée. La buse, tenue de main de maître par un sapeur, crachait enfin un jet puissant qui balayait tout sur son passage. L'exercice enfin terminé, tout le monde se retrouvait au bistrot tout en se félicitant de la démonstration accomplie. À d'autres moments, la fontaine de la place aux marronniers devenait, pour les enfants du quartier, un jouet. Ils prenaient le gros volant à deux mains tel un timonier barbant une goélette pirate à l'assaut de vaisseaux espagnols, chargés d'or et de pierres précieuses, de retour d'Amérique de Sud. Par moment, assis sur la poignée d'entraînement, ils s'en servaient comme balançoire ou, pire encore, saisis d'une frénésie soudaine, ils tournaient le volant avec une telle énergie que la chaîne munie de godets cédaient, semant la panique chez tous les utilisateurs car l'eau courante n'était pas encore arrivée jusqu'aux robinets. Les enfants étaient alors accueillis par les vociférations du fontainier, contraint de descendre au fond du puits afin de réparer les dégâts. Le pélot, diminutif de Pierre, était l'un d'eux, un fort gaillard pour son âge, au visage poupin et aux joues rebondies. Il était coiffé en brosse, spécialité du coiffeur local, sans doute inspiré par la forte présence américaine sur le sol lorrain.

L'école donnait sur la place aux marronniers et celle-ci servait de cour de récréation. Lorsque les élèves étaient punis (en classe), le maître leur infligeait la punition suprême : tourner autour de l'enceinte, les mains derrière le dos, sous le regard amusé des villageois qui se rendaient à leurs occupations. Cruelle situation qui ne manquait pas de venir aux oreilles des familles et, par là même, certains risquaient d'en subir les conséquences.

Les parents du Pélot avaient construit à la force du poignet, en allant puiser sable et gravier dans le lit de la Moselle, un petit pavillon situé rue des Vignes Noël. Ce nom de rue très bucolique rappelle qu'avant les ravages causés par le phylloxéra, le village était essentiellement tourné vers la culture de la vigne. Oh, bien sûr, ce n'était pas de grands crus pouvant rivaliser avec les Pommard, Clos Vougeot ou Château Margaux, mais ils avaient la particularité de rafraîchir le palais et surtout de tacher les lèvres et la langue. De la demeure, pour se rendre à l'école, au catéchisme ou simplement pour rejoindre ses copains sur la place aux marronniers, le Pélot devait passer devant la maison du père Tissier. Cette bâtisse donnait directement sur la rue. Couverte de tuiles en tiges de bottes, elle paraissait trapue malgré sa faible hauteur. Sur la façade poussait à profusion une vigne grimpante qui donnait tous les ans, en raison de sa bonne exposition, de belles grappes de raisins blancs autour desquelles virevoltaient des colonies de guêpes au moment de la maturation.

Le père Tissier, homme trapu, le visage couvert d'une barbe hirsute, chevelure enfouie sous un chapeau de feutre, passait ses journées assis sur le banc de bois accolé à la maison. Son pantalon de velours élimé par le temps était retenu par une ceinture de flanelle qui lui enserrait toute la taille. Il tirait de sa bouffarde des volutes de fumée âcre, issues d'un tabac bon marché. Sans que le Pélot sache pourquoi, ce personnage, brave homme au demeurant, lui faisait peur... Une de ces peurs que chaque enfant a pu connaître sans en saisir la signification. Le passage obligé devant ce lieu était toujours pour lui une épreuve, à tel point que bien souvent il regagnait la maison familiale en passant par les chènevières, au risque de se faire invectiver par les propriétaires des lieux, pour avoir malencontreusement piétiné les parcelles fraîchement cultivées. La plus vindicative était la veuve Levière, silhouette de catcheuse, enveloppée d'une grande robe noire, tombant jusqu'aux chevilles. Un tablier de toile de lin enserrait en

permanence sa large taille. Le visage ridé comme une coquille de noix, en partie caché par une abondante chevelure blanche, elle surveillait, à longueur de journée comme le lait sur le feu, armée d'une binette, les jeunes pousses de son potager ne laissant aucune chance aux mauvaises herbes.

C'est ainsi qu'un jour, tout occupé à compter les billes qu'il avait en poche dans l'intention de faire fructifier ses gains en plumant aux chiques ses copains, le Pélot entendit pour la première fois la grosse voix du père Tissier.

- Alors petiot, on ne t'a jamais appris à dire bonjour ?

Cette voix inconnue, sortie d'outre-tombe et la surprise aidant, eurent pour conséquence de mettre le gamin dans l'incapacité de prononcer une seule parole.

- Alors tu es sourd à présent, petiot... Tu ne sais pas dire bonjour ?

Se reprenant avec peine.

- Si... si m'sieur, ... bon... bonjour !

- Alors c'est bien, tu peux aller.

L'effet, à n'en pas douter, fut salutaire car le Pélot ne pouvait plus passer devant le père Tissier sans lui adresser un salut au risque de se voir une nouvelle fois cloué au pilori. Puis doucement, le temps vint modifier son comportement vis-à-vis de ce vieil homme. Il lui apparut plus humain, plus accessible, plus avenant. Parfois, l'enfant venait s'installer quelques instants sur le banc et bavarder avec lui, tout en lorgnant avec envie sur les belles grappes de raisin qui attendaient les bienfaits du soleil pour se charger de sucre. Une odeur de moisi et d'humidité s'exhalait par la porte ouverte donnant sur un cellier en contrebas de la route. Jamais le Pélot n'aurait osé franchir cette frontière jusqu'au jour où un gigantesque orage, suivi de pluies diluviennes, déversa durant plusieurs heures des trombes d'eau sur toute la contrée. Le fond du Ru, jusque là inoffensif, enfla brusquement, transformant les rues du village en un torrent tumultueux. En un rien de

temps la maison du père Tissier fut inondée. Les deux marches d'escalier donnant accès au cellier et à la cuisine formèrent de petites cascades que rien ne pouvait arrêter.

Gamins insouciant devant cette crue soudaine, ignorant les conséquences dramatiques engendrées par cette brusque montée des eaux, les gosses du quartier formaient, avec des fétus de paille ou des branchages, des bateaux imaginaires pouvant les emporter au loin, vers des pays inconnus dont la grande carte murale accrochée au fond de la classe, faisait rêver. Les plus malins et bricoleurs construisaient de petits moulins avec quelques planchettes récupérées sur des cageots.

La fin de l'orage et le retrait des eaux de pluie laissaient apparaître les stigmates dans de nombreuses demeures dont celle du père Tissier qui, tout à son ouvrage pour remettre un peu d'ordre dans sa maison, dit au Pélot venu l'aider :

- Tu vois petiot, ça c'est encore l'affaire du diable !

- Du diable ? Mais il est en enfer, c'est monsieur le curé qui l'a dit.

- Monsieur le curé ... qu'est-ce qu'il en sait, monsieur le curé... c'est l'ami du Bon Dieu, pas du diable !

A l'évidence cette remarque était tout à fait judicieuse et, sans s'attarder sur cette répartie, le père Tissier reprit:

- Le diable, en enfer, tu n'y penses pas. Il est ici, pas très loin et, si tu veux, je te le montrerai ! ».

Voir le diable, voilà bien une idée saugrenue, mais ô combien exaltante.

- Qu'est-ce que je vais lui dire au diable, m'sieur Tissier quand je le verrai ?

- Tu n'auras rien à dire, il suffira de regarder.

Le Pélot, tout excité à l'idée de rencontrer le grand escogriffe à la queue fourchue, aux cornes acérées, armé d'une grande fourche, comme le représentait son livre de catéchisme, se garda bien d'en parler à ses parents, de peur que ceux-ci lui interdisent cette rencontre diabolique.

Dès le lendemain, comme convenu, le vieil homme et l'enfant partirent à la rencontre de l'être maléfique, en empruntant la route empierrée

qui mène au village voisin. Le soleil était déjà bien haut dans le ciel, obligeant les deux compagnons à marcher à l'ombre des grands acacias bordant la chaussée. On avait peine à imaginer que la veille encore, ce ciel si radieux était zébré d'une multitude d'éclairs accompagnés d'assourdissants grondements de tonnerre. Au détour d'un virage, les maisons blotties les unes contre les autres, comme pour résister à la bise glaciale de l'hiver disparurent soudain à la vue des marcheurs et, avec elles, les eaux miroitantes de la Moselle qui décrivait une large courbe dans la prairie, laissant place à de vastes pâtures dans lesquelles des vaches noires et blanches paissaient librement. L'herbe était haute malgré la première fenaison et ses gestes inlassablement répétés où il fallait, dans une chaleur bourdonnante, retourner, amonceler et ramasser les jonchées de foin, que l'on rangeait avec précision sur un chariot, en émettant des "han" sonores. Dans les prés, bleuets, boutons d'or et coquelicots faisaient éclater la nature en teintes multicolores. Au bord de la route de grosses touffes de marguerites offraient leurs pétales immaculés, au cœur d'or, autour desquels de gros bourdons venaient butiner. A peine sorti de l'enfance, le Pélot aimait, comme la plupart de ses copains, effeuiller la marguerite ... Je t'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie... pas du tout. Chemin faisant, le gamin écoutait avec attention son compagnon dissenter sur la beauté de la nature et la nécessité de la préserver, parfois même de la sauver, car par endroits, les stigmates laissés par la dernière guerre étaient encore bien visibles. Les mouches attirées par les visages couverts de sueur obligeaient les deux compères à exécuter de grands moulinets avec leurs bras, afin de chasser les intruses. Parfois, celles-ci venaient même se loger dans les narines ou les oreilles, déclenchant chez le vieil homme de sourds grognements. Soudain, ils bifurquèrent légèrement sur la gauche pour emprunter l'ancienne voie de 60 appelée Décauville, qui desservait le fort construit sur le plateau dans le but de barrer l'avancée des

Teutons. Le jeune garçon avait du mal à suivre le rythme imposé par le père Tissier, à croire que celui-ci avait un compte à régler avec cet olibrius venu d'un autre monde. Pour calmer sa soif qui commençait à le tenailler, le pélot cueillait au passage, sur des buissons d'épines, des airelles qui laissaient un goût aigrelet dans la bouche, car les premières gelées n'étaient pas encore passées. Dans le vallon des Fonds de Chandeland, la pâture avait fait place à la culture. Le fond du Ru avait creusé, suite à l'orage, un grand sillon au milieu des blés qui ondulaient au soleil. Si la puissance des flots avait considérablement diminué par rapport à la veille, une eau boueuse continuait néanmoins à s'écouler en décrivant des méandres capricieux dans lesquels des fétus de paille venaient s'amonceler. Elle s'en allait, paresseuse et scintillante pour aller se perdre dans les parcs un peu plus en aval. Des colonies de passereaux, mésanges, alouettes, rouges-gorges s'abattaient sur cette moisson perdue, en poussant des cris stridents, comme pour appeler au ralliement. Malheureusement, ici ou là, d'énormes taches noires venaient briser cette belle harmonie. Les lourds épis chargés de grains, fruits d'un dur labeur, n'avaient pas résisté au vent violent qui, la veille, avait précédé l'orage. Les tiges couchées sur le sol formaient des vagues qui se succédaient à perte de vue. Loin de s'attendrir devant ce spectacle de désolation, l'enfant se disait que l'année serait bonne pour la glane. Glaner faisait partie des occupations de la jeunesse durant la période des vacances d'été. Le Pélot, issu d'une famille de quatre enfants, partait toute la journée en compagnie de sa sœur, ses deux frères et quelques copains, tirant la remorque, vers les chaumes de blé, d'avoine ou d'orge fraîchement récoltés. Le travail consistait à ramasser les épis abandonnés par les moissonneurs dans le but de nourrir les quelques poules du poulailler. L'activité de la journée était dirigée par le grand frère attribuant à chacun le rôle qui lui était dévolu. Les uns ramassaient à longueur du jour, le dos courbé vers le sol, les longues tiges de graminées en formant

dans leurs mains de petites gerbes qu'ils venaient ensuite déposer auprès de la sœur. Celle-ci, bien installée à l'ombre, coupait avec une paire de ciseaux les épis qu'elle plaçait ensuite dans de grands sacs. A la fin de la journée, lorsque le soleil rougeoyant s'apprêtait à disparaître à l'horizon, tout le petit monde regagnait le village avec la satisfaction du travail accompli.

La voix puissante du père Tissier rappela à la réalité son compagnon, perdu dans ses pensées.
- Attention petiot, on arrive à l'endroit où le diable fait son œuvre !

Instinctivement, retenant son souffle, il se rapprocha de cet homme austère, en lui prenant la main.

- Vous pensez qu'on va le voir m'sieur ?

- A n'en pas douter, mon garçon.

Ils venaient de quitter le vallon inondé de soleil pour pénétrer dans la forêt où les arbres dispensaient une fraîcheur bienfaisante, au moment où un lièvre surpris par l'arrivée des intrus, regagnait en quelques bonds majestueux son gîte. Curieusement, la lisière du bois était entourée de piquets de parc et de fil de fer barbelé, signe évident que la pâture avait fait place depuis longtemps à la végétation forestière. Du sol s'exhalait une forte odeur d'humus en raison de la terre détrempée. A l'approche des deux compagnons, un hérisson au museau pointu, en quête de nourriture se mit instinctivement en boule, afin de se protéger contre d'éventuels prédateurs. De cette masse uniforme, rien ne dépassait. Seules les épines acérées, secouées de légers frémissements, prouvaient que la bête était sur la défensive. Quittant le chemin, ils s'enfoncèrent dans la profondeur de la forêt, en écartant les ramures, tout en se dirigeant vers les ruines d'un poste avancé du fort qui tentaient de se dissimuler sous la frondaison. Les toiles d'araignées collant aux visages ruisselant de sueur, donnaient l'étrange impression de porter des masques invisibles. D'énormes lactaires poivrés, champignons blancs laiteux, poussaient en de larges cercles que l'enfant, d'un coup de pied rageur faisait voler dans les airs,

sous les reproches du père Tissier qui ne supportait pas que l'on puisse aussi impunément détruire ce que la nature avait produit. Parvenus aux pieds des vestiges, ils découvrirent une descente d'escalier dont la dizaine de marches, recouvertes de mousse et de feuilles, venait buter contre un mur en béton percé d'une petite ouverture. Le corps à demi engagé dans l'orifice permettait d'entrevoir une vaste pièce obscure, tandis que les cris poussés par l'enfant se répercutaient lugubrement sur les parois et la voûte de l'édifice. Avant que la question ne lui soit posée, le père Tissier chuchota :
- Vois-tu petiot, cette construction est une pou-drière, elle servait à stocker les munitions devant alimenter le fort en cas d'agression, c'est pourquoi les murs sont si épais et la salle totalement enterrée.

Après avoir franchi un petit pont de pierre enjambant le fond du Ru, ils remontèrent le long du ruisseau où poussait du cresson sauvage, foulant un tapis de mousse parsemé de feuilles de muguet, dont quelques clochettes séchées s'accrochaient désespérément aux tiges. Ils se trouvèrent subitement devant une vaste enceinte d'une hauteur impressionnante. Deux énormes portes, aux jambages en pierre de taille polie surmontés de corniches finement sculptées, donnaient accès à une cour intérieure. En son centre, trois puits s'ouvraient sur des citernes remplies d'une eau saumâtre à la surface de laquelle une multitude d'insectes glissait en décrivant de petits cercles concentriques. À l'extérieur était édifié le poste de garde. A gauche, sur chaque extrémité de la cour, des constructions laissaient apparaître des pans de murs, dont les pignons dressés vers le ciel semblaient crier grâce. Sur la droite, trois vastes entrées voûtées aux frontons desquelles étaient gravés dans la pierre quatre chiffres : 1891..., date de la construction sans aucun doute, permettaient de s'enfoncer dans les entrailles de la terre. A la lueur de son briquet, le père Tissier décida d'entreprendre la visite, non sans provoquer chez l'enfant un sentiment d'épouvante. Tous les dix mètres, la galerie virait à 90 degrés.

- Tu vois mon garçon, cela est l'œuvre du génie militaire, si la construction est ainsi en zigzag, c'était pour éviter aux soldats qui se trouvaient à l'intérieur de se faire tirer dessus en enfilade par les assaillants et briser le souffle d'une éventuelle explosion.

Les paroles du vieil homme résonnaient plus sourdes, dans ce labyrinthe, il y faisait presque froid par rapport à la température extérieure. Dès leur sortie, les deux compagnons durent s'acclimater à nouveau avec la lumière du jour, pourtant filtrée en partie par la végétation luxuriante, en clignant des yeux. L'enfant aurait aimé rester plus longtemps en ce lieu, si étrange pour lui et couvert d'histoire, mais le père Tissier, d'autorité, décida de reprendre la marche en direction du but recherché.

Tout à coup, l'homme mettant la main sur l'épaule du garçon, lui souffla à l'oreille :

- Regarde petiot, c'est là que le diable se trouve !

Devant la stupéfaction de l'enfant, il reprit aussitôt :

- Vois-tu, cette source, c'est le souffle du diable !

Du même coup, l'incrédulité du jeune garçon vola en éclats. A ses pieds, l'eau sortait de terre à gros bouillons en émettant un bruit sourd.

- Alors, c'est ça le diable ?... Une simple source ?

- Oui, une source, mais pas n'importe quelle source, cela s'appelle une résurgence, c'est le diable, qui au centre de la terre crache toute l'eau tombée hier, de peur de voir s'éteindre son enfer... Alors il ne pourrait plus accueillir des gredins de ton espèce.

Le Pélot restait là, immobile, désappointé sans rien comprendre, foncièrement déçu, tandis qu'un grand rire s'échappait de la gorge de son compagnon, un rire gras, sonore, qui se répercutait dans la forêt. Conscient d'avoir causé chez l'enfant une grande déception, le brave homme, posant délicatement ses deux grosses mains calleuses sur les épaules du garçon, dit avec un grand sourire aux lèvres :

- Ne sois pas triste petiot, cette histoire ne nous a-t-elle pas permis de faire un bout de chemin

ensemble et de mieux nous connaître ?

Indiscutablement, l'enfant venait de découvrir en la personne du père Tissier, un homme plein d'humour, de délicatesse, souffrant de solitude qui cherchait, ne serait-ce qu'un instant, un ami qui puisse lui tenir compagnie. Bien loin de lui en vouloir à la suite de cette aventure, le Pélot regagna le village en compagnie du vieil homme, tous deux main dans la main, crottés jusqu'aux chevilles, dorénavant plus proches l'un de l'autre.

Et puis un jour, par une triste journée d'automne, alors que les premiers brouillards givrants couvraient de myriades d'étoiles tout le paysage, la porte et les volets de la maison du père Tissier restèrent définitivement clos. Le propriétaire des lieux s'en était allé, seul, sans bruit, comme il avait toujours vécu. Le vieux banc fait de rondins et de planches ne serait plus occupé.

Dès la sortie de la classe, la triste nouvelle était parvenue aux oreilles du Pélot. Accompagné de son inséparable copain Dédé, ils s'étaient hasardés, tous deux un peu terrorisés, à pénétrer dans la cuisine où, sur un lit de coin, reposait le défunt. L'Olga, une femme énergique qui avait fait ses armes en qualité d'infirmière à la Croix Rouge, aidée d'une voisine, venait de terminer la toilette du mort. On la surnommait la piqueuse car elle parcourait le village, un petit panier rond à la main, pour faire les injections auprès des malades et les vaccins chez les enfants, après avoir pris soin de stériliser consciencieusement seringues, aiguilles et ventouses dans un bain d'eau bouillante. Elle était consultée pour tous les petits bobos, mais si, malencontreusement, à la suite d'une chute, une entorse était décelée, on faisait alors appel au père Brusson. Celui-ci, marchand de peaux de lapins, parcourait les villages environnants en quête de belles fourrures qu'il rangeait minutieusement sur le porte bagage avant de son antique vélo. Avec un peu d'huile et un savoir faire remarquable, il remettait les nerfs levés pour quelques pièces et un bon verre de marc ou de

mirabelle, tout en conseillant d'accompagner son geste technique, par un bain ou une compresse d'eau fortement salée.

Les deux femmes se déplaçaient auprès du défunt à pas feutrés, l'air grave, parlant à voix basse, comme pour ne pas le déranger. Au pied du lit était placé, devant un Christ en bois, un bol rempli d'eau bénite dans lequel trempait un bout de buis fraîchement coupé au buisson poussant au fond du jardin. Une bougie se consumait doucement, un léger filet de fumée se perdait dans la pièce aux volets clos.

Tout à leur affaire, les deux femmes n'avaient pas encore eu le temps de dissimuler la face du mort sous un grand mouchoir blanc. Celle-ci apparaissait reposée, un léger rictus aux lèvres qui pouvait même ressembler à un sourire, comme pour signifier que le vieil homme venait de jouer un bon tour. Le visage était presque beau, si ce n'était les gros sourcils broussailleux qui barraient cette rude face de paysan. Le balancier de la grande horloge comtoise qui d'ordinaire égrenait son tic tac monotone, avait été volontairement arrêté, à croire que l'on pouvait ainsi stopper la marche du temps. Sur le miroir fixé au mur et sur la suspension on avait placé un linge blanc, comme il sied dans les familles lorraines lorsqu'un proche vient de tirer sa révérence.

Durant toute la journée, les femmes du village se succédaient afin de rendre un dernier hommage au défunt et jeter l'eau bénite. A la nuit tombée, c'était l'affaire des hommes, car chez les villageois, la solidarité et le respect n'étaient pas un vain mot. Il s'installait alors une sorte de "coua-rail" autour du mort où étaient évoqués, tard dans la nuit, tous les potins du village.

Sans être un chrétien pratiquant, le père Tissier n'en était pas pour autant un mauvais bougre. Il avait bien mérité de passer à l'église.

Le cortège s'étirait dans la rue du village

alors que le sinistre son du glas se perdait dans les airs. Le curé, barrette sur la tête, épaules recouvertes d'une lourde cape noire constellée de larmes blanches récitait des pater, entrecoupés de cantiques que reprenaient les femmes endimanchées, pendant que les hommes s'entretenaient sur les derniers labours et les semailles du blé de printemps. Ainsi allait la vie....

Enfants de chœur, le Pélot et le Dédé avaient été autorisés à quitter la classe, le temps de la cérémonie. Tous deux menaient le cortège funèbre, l'un tenant la grande croix telle une halbebarde dressée vers le ciel, l'autre le bénitier, et marchaient aux pas lents des chevaux. Point de pompons sur la crinière des animaux, pas d'initiales en lettres argentées sur le drap habillant le corbillard, tout cela était réservé aux nantis, mais une simple couronne offerte par une personne anonyme.

Pour la dernière fois, le père Tissier longeait la place aux marronniers et passait devant sa maison, au moment où les chevaux bandaient leurs muscles pour attaquer la rude montée qui menait au cimetière. Aucun risque en cette saison de déraper à mi-côte en raison du verglas, ce qui avait parfois pour conséquence d'immobiliser le cortège funèbre et de semer l'inquiétude dans l'assemblée. Le Fond du Ru pouvait à nouveau déborder et noyer le cellier ainsi que la cuisine, plus personne ne serait là pour éponger l'eau. D'ailleurs, il faut croire que le diable n'est pas parvenu à ses fins, puisque, à part quelques petites alertes, le village ne connut plus de fortes crues.

Le père Tissier repose à présent dans sa dernière demeure parmi tous les disparus, connus et inconnus qui l'ont précédé.

Pour l'enfant insouciant qu'il était, le Pélot venait de recevoir sa première blessure.

Pierre BOUCHOT

Né le 18 mars 1941, il est le troisième enfant, d'une famille qui en compte quatre : Marc, Cécile, Pierre et Jean Marie.

Après des études primaires à l'école de Chaudeney, cette école si bien décrite par Moselly dans son recueil "*Le Rouet d'Ivoire*", il obtint son certificat d'études primaires.

Élève durant trois ans au Centre d'apprentissage de Toul, quai Drouas (actuellement collège technique), il passe son CAP de mécanique et s'engage dans la Marine Nationale. Breveté de l'école aéronautique de Rochefort, il est affecté à la XIV^e flottille de chasse embarquée où il sert sur les différents théâtres d'opérations : Algérie, Tunisie, Afrique Noire en qualité de mécanicien avions.

Démobilisé au bout de trois ans, il entre, en qualité d'ouvrier professionnel, dans une entreprise de transformation de métaux : Manoir Industries, implantée sur le site de Custines, où il fera toute sa carrière, passant successivement différentes étapes pour terminer comme chef d'atelier outillage.

1999 mettra fin à sa carrière professionnelle. Jeune retraité, Pierre Bouchot s'engage comme bénévole au sein de



l'Association AEIM (Adultes et Enfants Inadaptés Mentaux de Meurthe et Moselle) où il est élu administrateur de l'IME (Institut Médico-Educatif) de Toul, mandat qu'il exerce encore aujourd'hui. Ses responsabilités au sein de cette association s'étendent également comme membre permanent du bureau de l'AEIM où les missions sont multiples.

Pierre Bouchot milite également dans une association humanitaire : Fraternité-Lorraine-Ukraine, qui vient en aide à la population de Vinogradov en Transcarpatie, en organisant deux voyages dans l'année, l'un en février, l'autre en août. Il compte jusqu'à présent onze voyages à son actif et a pris de nouveau la route, le 7 février dernier, pour assurer un nouveau convoi.

Sa littérature préférée, ce sont des romans ou des livres politiques, tout particulièrement en cette année où vont se dérouler les élections présidentielles et législatives.

Bercé depuis sa plus tendre enfance par la lecture des ouvrages d'Emile Chenin Moselly, Pierre Bouchot continue d'écrire ses souvenirs pour son plus grand plaisir.